



**HAL**  
open science

## Le temps suspendu de la préhistoire.

Sophie A. de Beaune

► **To cite this version:**

Sophie A. de Beaune. Le temps suspendu de la préhistoire.. La Recherche, 2001, Hors-série (5), pp.100-103. halshs-00407249

**HAL Id: halshs-00407249**

**<https://shs.hal.science/halshs-00407249>**

Submitted on 24 Jul 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Le temps suspendu de la préhistoire

La vitesse de l'innovation culturelle a-t-elle varié brusquement ?

Le découpage de la préhistoire en « périodes » nous renvoie l'image d'une grande stabilité culturelle et technique pendant plusieurs centaines de milliers d'années. A partir du Paléolithique supérieur, tout semble au contraire s'accélérer. Les vestiges archéologiques abondent, témoignant d'une évolution rapide des techniques. Cette vision est-elle faussée ?

Le Musée archéologique de Bolzano, en Italie, conserve précieusement les restes d'un homme mort gelé il y a 5 000 ans alors qu'il parcourait un glacier alpin. Il est parvenu jusqu'à nous avec, fait exceptionnel, ses objets personnels en matériaux périssables, notamment ses vêtements. La description des cultures préhistoriques qui ne s'appuie habituellement que sur les vestiges en pierre, en os ou en bois de cervidés est toujours très incomplète.

© Josef Pernter



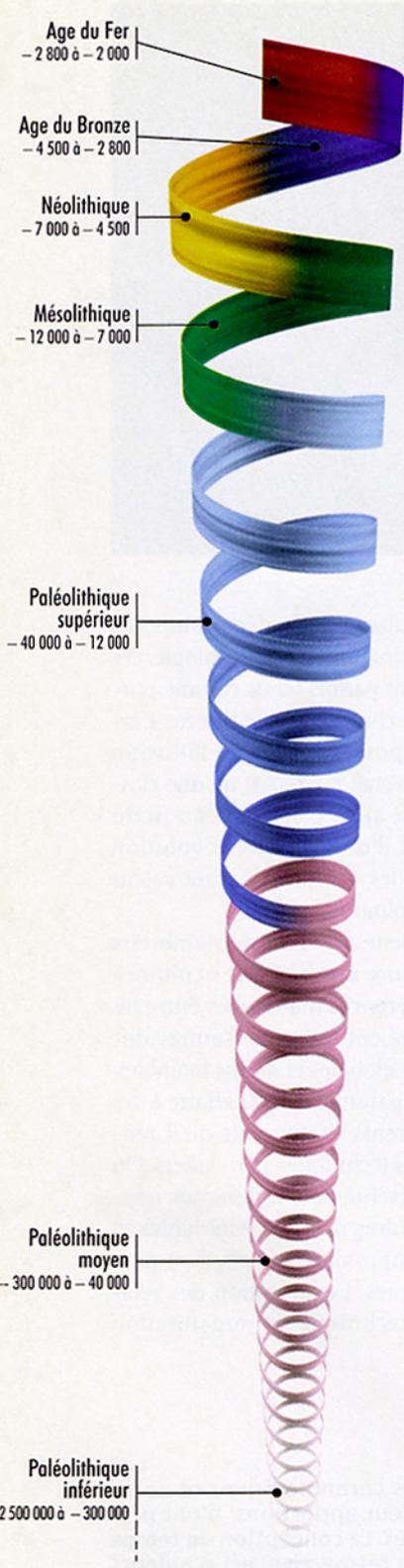
## Sophie A. de Beaune

est chercheur à l'UMR archéologie et sciences de l'Antiquité du CNRS, à la maison René Ginouvès, Nanterre. Elle est l'auteur des *Hommes au temps de Lascaux*, paru chez Hachette en 1999 et de plusieurs ouvrages de technologie préhistorique.

En 1836, alors qu'il tentait de mettre un peu d'ordre dans les collections du musée national danois des Antiquités dont il avait la responsabilité, Christian Jürgensen Thomsen eut l'intuition que l'on pouvait diviser la préhistoire en trois périodes au moins, l'Age de la Pierre, l'Age du Bronze et l'Age du Fer. Ce découpage chronologique a connu un tel succès auprès des préhistoriens qu'ils l'utilisent encore aujourd'hui.

Ils l'ont toutefois affiné au fil du temps (figure ci-contre). Plus les périodes sont récentes, plus les subdivisions sont nombreuses, et plus les durées

qu'elles recouvrent sont courtes. Ainsi, le Paléolithique inférieur s'étend sur plusieurs centaines de milliers d'années, voire 2 à 3 millions d'années pour l'Afrique, le Paléolithique moyen sur au moins 150 000 ans, le Paléolithique supérieur sur 30 000 ans, le Mésolithique sur 4 000 à 5 000 ans, etc. En outre, plus on se rapproche du présent, plus on observe de différenciations régionales. Ainsi, le Néolithique ne débute pas partout au même moment, et ses subdivisions ne sont pas les mêmes en Europe centrale, au Proche-Orient ou sur la côte atlantique.



**C'est Christian Jürgensen Thomsen** qui eut, le premier, en 1836, l'idée de découper la préhistoire en Ages de la Pierre, du Bronze et du Fer, afin de classer les découvertes. Cette chronologie a été considérablement subdivisée depuis, et d'autant plus finement que les périodes se rapprochent de nous. Elle donne ainsi l'impression que les cultures successives ont des durées de vie de plus en plus courtes. © musée national danois des Antiquités, Copenhague

Ces découpages recouvrent peu ou prou l'évolution de l'outillage en pierre. On constate schématiquement que l'utilisation de simples galets bruts, ou succinctement taillés, a perduré pendant 2 millions d'années. Puis les bifaces ont été fabriqués et utilisés pendant 200 000 à 300 000 ans. Les différentes formes de débitage du silex apparues au Paléolithique moyen ont coexisté pendant plusieurs dizaines de milliers d'années. Les longs outils sur lame, apparus il y a environ 40 000 ans, ont existé 30 000 ans « seulement ». Enfin, les lames de hache en pierre polie n'ont été utilisées que quelques milliers d'années avant d'être évincées par les lames en métal. Bref, l'évolution de l'outillage semble exponentielle<sup>(1)</sup>.

A partir du Paléolithique supérieur, la diversification croissante des vestiges archéologiques renforce cet effet d'accélération : à côté du matériel lithique, apparaissent notamment l'outillage en matière dure animale (os, ivoire et bois de renne) et les manifestations artistiques. Que dire des périodes suivantes, où les vestiges archéologiques témoignent que l'homme commence à produire lui-même ses propres ressources animales et végétales, avec l'invention de l'agriculture et de l'élevage?

La longue durée des périodes les plus anciennes donne l'image d'une incroyable stabilité technique et culturelle : si le Paléolithique moyen, par exemple, est peu subdivisé, c'est que les préhistoriens observent peu ou prou les mêmes faits archéologiques pendant plusieurs dizaines de milliers d'années! Les inventions se sont-elles effectivement accélérées ou sommes-nous victimes d'un effet d'optique dû à la distance temporelle?

L'image de stabilité culturelle des sociétés préhistoriques est profondément ancrée dans l'esprit de certains anthropologues. Dès 1849, Jacques Boucher de Perthes, l'un des fondateurs de la préhistoire, admettait l'existence de telles périodes de stabilité, et parlait de « période pendant laquelle une nation est restée au même point »<sup>(2)</sup>. Depuis, cette stabilité a même été l'objet de

théories. Une première série d'explications consiste à supposer que le système technique d'une société implique une cohérence entre les techniques qui seraient toutes dépendantes les unes des autres. Le système technique se développe jusqu'à atteindre un état d'équilibre, et il suffit qu'un élément manque à l'appel pour bloquer l'ensemble et empêcher le passage à un progrès. Ce système technique est d'ailleurs solidaire des autres systèmes de l'activité humaine<sup>(3)</sup>. Il ne suffit pas qu'une invention existe pour que s'opère une mutation technique. Il faut que d'autres facteurs, de nature technique, historique, économique et sociologique, voire psychologique, soient en place, pour qu'une invention rencontre l'adhésion du groupe. Si les conditions d'application d'une idée nouvelle ne sont pas favorables, elles peuvent faire ajourner purement et simplement l'invention de départ<sup>(4)</sup>. De plus, le comportement d'un individu ou d'une population interagit sur les autres, et seule la démonstration du succès d'une nouvelle technique stimulera son adoption par les voisins et sa généralisation<sup>(5)</sup>.

Une seconde série d'explications consiste à penser que la stabilité des techniques serait voulue, recherchée, et répondrait à la nécessité pour le groupe de se démarquer de ses voisins. Des exemples ethnographiques montrent que la distribution des types différents d'un même outil, surtout dans les zones frontalières, résulterait d'une volonté de renforcer l'identité des groupes<sup>(6)</sup>. La stabilité serait garante de la cohésion du groupe, tandis que sa spécificité par rapport aux voisins l'aiderait à préserver son identité.

**Chaudes et froides.** Ces théories proviennent d'une part d'historiens des techniques et d'autre part d'ethnologues, qui tentent d'expliquer que des sociétés traditionnelles leur semblent « figées ». Ainsi, Claude Lévi-Strauss reconnaissait que toutes les sociétés ont une histoire, en ce sens qu'elles ont toutes connu des périodes de prospérité ou de crise, des migrations..., mais il distinguait les sociétés froides, traditionnelles, dont le souci prédominant est de persévérer dans leur être, des sociétés chaudes, qui évoluent et dont l'histoire est « progressive, acquisitive »<sup>(7)</sup>. Ces sociétés froides, n'ayant pas d'archives, peuvent se percevoir elles-mêmes comme étant immobiles. D'un côté, des sociétés attachées à leur passé et s'efforçant de vivre immuablement comme l'ont fait leurs pères, de l'autre, nos sociétés modernes, cumulatives, valorisant la nouveauté.

En réalité, nos sociétés, avec leurs archives, avec le souci de conserver un patrimoine, conservent beaucoup plus que les sociétés traditionnelles. Plusieurs exemples ethnographiques montrent que ces sociétés froides évoluent elles aussi, même si elles se croient stables. Ainsi, les Ashantis du Ghana disent que leurs poèmes de cour, exécutés par une caste de poètes spécialisés, n'ont pas varié depuis des siècles. Ces poèmes sont toutefois aujourd'hui incompréhensibles pour eux, ce qui indique que leur langue au moins s'est modifiée, avec tout ce que cela implique<sup>(8)</sup>.

“ Mais peut-être on pourrait dire avec vérité, qu'il y a trois temps, le présent des choses passées, le présent des choses présentes, et le présent des choses futures ”

Saint Augustin

## Préhistoriens

### Les découpages chronologiques des préhistoriens ignorent les évolutions des nombreux traits culturels non fossilisables

Pour en revenir aux sociétés préhistoriques, est-il possible que certaines aient réellement été « froides » pendant plusieurs dizaines de milliers d'années? Première constatation : les objets en pierre et en os, qui ont servi à délimiter une bonne partie des périodes culturelles anciennes, ne constituent qu'une part minime de la culture matérielle des populations non occidentalisées. Nos découpages chronologiques, du moins pour les périodes les plus anciennes, se fondent donc sur une infime partie de la panoplie des hommes préhistoriques, voire sur des morceaux d'outils seulement : bon nombre d'outils en pierre taillée devaient être emmanchés, et on ignore à peu près tout de ces manches. Les découvertes de bois, de fibre végétale ou animale miraculeusement conservés restent anecdotiques, du moins pour le Paléolithique. De plus, la production non matérielle des hommes du passé reste très difficile à appréhender, les seuls vestiges que l'on peut attribuer à une activité non utilitaire étant récents (environ 100 000 ans pour les premières sépultures, 40 000 ans pour les premières manifestations artistiques incontestables). Or, si la pointe émergée de l'iceberg, constituée par les vestiges conservés, ne semble pas avoir évolué, rien ne permet d'affirmer qu'il en est de même pour la partie immergée de ces cultures.

**Pris au piège.** Deuxième constatation : ces découpages chronologiques ont été conçus, nous l'avons vu, pour ordonner une préhistoire dont les premiers spécialistes sentaient qu'elle avait été longue, mais dont ils ignoraient à peu près tout. Il s'agissait plus d'une classification typologique de l'outillage qu'autre chose, d'autant qu'on ne disposait pas encore de méthodes de datation absolue et que seul l'empilement des couches géologiques pouvait donner une idée de l'ancienneté des dépôts sédimentaires et de ce qu'ils recelaient.

Le temps s'est ainsi trouvé découpé en phases successives, caractérisées par des témoins matériels en pierre, en os ou en métal, ou moins matériels

**Face à des coupes stratigraphiques,** telle celle réalisée sur le site du Moustier, en Dordogne, les archéologues sont tentés de raisonner comme des géologues : chaque couche correspondrait à une période culturelle différente, caractérisée par des « fossiles directeurs ».

© Sophie A. de Beaune



comme le type de sépulture ou la décoration des céramiques. Par contamination avec la géologie, ces « fossiles directeurs » sont parfois tenus comme porteurs d'une information chronologique directe. L'archéologue est ainsi exposé au piège de l'illusion rétrospective<sup>(9)</sup> : ce qui n'était au départ qu'une classification commode est alors considéré, au fil du temps, comme le reflet d'une véritable évolution culturelle marquée par des « cultures » ayant valeur géographique et chronologique.

Or, la corrélation implicite que font de nombreux préhistoriens entre culture matérielle et « culture » est un leurre. Si les différences matérielles entre les groupes humains reflétaient toujours d'autres différences culturelles plus globales et moins tangibles, le préhistorien aurait la garantie d'avoir affaire à des groupes humains différents chaque fois qu'il rencontrerait des ensembles techniques particuliers. On sait toutefois que des techniques différentes peuvent s'adapter à des ordres sociaux semblables et qu'à l'inverse deux groupes distincts peuvent posséder des outils analogues. L'exploration des relations entre système technique et organisation

## Un passé toujours aussi proche

Que signifiait le temps pour les sociétés préhistoriques? Nos échelles chronologiques et notre découpage du temps, quelles que soient les améliorations que nous leur apportons, n'ont probablement rien à voir avec la perception qu'en ont eue les acteurs passés. La conception du temps est variable d'une société à l'autre. La nôtre, linéaire, continue et non rétroactive, est d'ailleurs récente. Souvenons-nous que Christophe Colomb en était encore à chercher le Paradis terrestre, qui pour lui ne faisait pas totalement partie du passé. Plus récemment encore, au XIX<sup>e</sup> siècle, les sociétés « primitives » étaient perçues comme peu différentes des hommes fossiles contemporains du mammouth<sup>(11)</sup>.

Dans nos sociétés pourvues d'archives, le passé est vécu comme essentiellement différent du présent : avec l'archive apparaît le sens de l'anachronisme. A l'inverse, dans les sociétés sans archives, le passé ne s'éloigne pas au fur et à mesure que le temps passe. Ainsi, chez les Nuer du Soudan, les lignages font remonter leur origine à des ancêtres situés invariablement à douze générations de distance. Chaque fois qu'une nouvelle génération apparaît, la pyramide généalogique se modifie pour garder la même profondeur<sup>(12)</sup>, alors que, dans une société pourvue d'archives ou d'annales, la figure de l'ancêtre fondateur se perdrait dans un passé de plus en plus reculé et de plus en plus différent du présent. Les administrateurs coloniaux ont fait des constatations analogues chez les Tiv du nord du Nigeria. Les généalogies qu'ils ont recueillies à deux générations de distance s'étaient modifiées sans que les intéressés ne s'en émeuvent<sup>(13)</sup>. Le passé était chez eux une composante du présent plutôt qu'un moment autonome, irrémédiablement perdu dans l'écoulement du temps.

S.A. de B.

(1) A. Leroi-Gourhan, *Le Geste et la Parole*, t. 1, *Technique et langage*, Paris, Albin Michel, 1964 ; C. Lévi-Strauss, *Race et histoire*, p. 70, Paris, Gonthier, 1961.

(2) J. Boucher de Perthes, *Antiquités celtiques et antédiluviennes, mémoire sur l'industrie primitive et les arts à leur origine*, t. 1, Paris, Treuttel et Wurtz, 1849.

(3) *Histoire des techniques*, sous la direction de B. Gille, Encyclopédie de La Pléiade, Paris, Gallimard, 1978 ; A. Leroi-Gourhan, *Millieu et techniques*, Paris, Albin Michel, 1973.

(4) G. Simondon, *Du Mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1989.

(5) P. Flichy, *Innovation technique. Récents développements en sciences sociales. Vers une nouvelle théorie de l'innovation*, Paris, La Découverte, 1995.

(6) P. Lemonnier, in *Vingt-Cinq Ans d'études technologiques en Préhistoire. Bilan et perspectives*, p. 15-20, Rencontres intern. d'archéologie et d'histoire d'Antibes, 1990, Juan-les-Pins, éd. APDCA, 1991 ; I. Hodder, *Symbols in Action Ethnoarchaeological Studies of Material Culture*, Cambridge University Press, 1982.

(7) C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale deux*, p. 40-42, Plon, 1975.

(8) R.S. Rattray, 1916, cité par M. Jousse, *Le Style oral, rythmique et mnémotechnique*, p. 267, Paris, Fondation Marcel Jousse, 1981.

(9) R. Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique*, Paris, Gallimard, 1986.

sociale est un domaine périlleux. Si l'on cherche à mettre en évidence des lois de comportement ou des traits culturels spécifiques à tel ou tel groupe, on se trouve parfois en face de particularismes locaux déroutants qui ne révèlent pas nécessairement une différence culturelle. Ainsi, il peut arriver que les occupants de deux habitations voisines et contemporaines aient laissé des vestiges suffisamment distincts pour être interprétés comme n'appartenant pas à la même époque ou à la même tradition, alors que cette disparité n'est en fait que le reflet de variations sociales ou économiques intraculturelles. *A contrario*, et pour ne prendre qu'un exemple, à un mode de traitement des morts correspondrait une croyance sur la mort, alors que l'on sait, et nous le constatons dans notre

dernes, et par les chimpanzés. Quel serait un découpage chronologique fondé sur une typologie de ces outils?

**Traces de gestes.** L'évolution de l'outillage n'est d'ailleurs pas la seule base sur laquelle on peut construire une telle échelle. Qu'en serait-il par exemple d'un découpage qui tiendrait compte de l'émergence de nouveaux gestes et de leur application? Il apparaîtrait que les gestes utilisés dans la mouture sont connus depuis au moins 30 000 ans, donc bien avant son utilisation pour le traitement des céréales domestiquées au Néolithique. Les outils correspondant à ces gestes sont rares mais prouvent bien leur existence. Meules, molettes et broyeur sont attestés depuis le début du Paléoli-

**Il n'existe pas de correspondance absolue entre des vestiges matériels et des comportements culturels**



**La culture des Ashantis, au Ghana,** a-t-elle stagné ? Certains le prétendent, en arguant par exemple que leurs poèmes de cour n'auraient pas varié depuis plusieurs siècles. Toutefois, la langue utilisée est devenue aujourd'hui incompréhensible, ce qui traduit une évolution.

© Ian Berry/Magnum

propre société, que l'incinération, par exemple, peut aussi bien révéler la croyance en l'au-delà que son contraire.

Le temps de l'archéologue est un temps construit nécessaire à la compréhension du monde, mais il n'est qu'une échelle de référence. Ainsi, en plus des outils qui « évoluent » effectivement, remplacés par d'autres ou complexifiés, d'autres perdurent sans grand changement depuis leur origine jusqu'à aujourd'hui<sup>(10)</sup>. Ils appartiennent au fonds commun de l'outillage, par exemple les enclumes et les percuteurs en pierre utilisés pour le concassage de fruits durs, connus depuis le Paléolithique inférieur et utilisés encore de nos jours par de nombreux groupes humains, y compris dans nos sociétés mo-

thique supérieur. Ils ont servi à écraser diverses substances animales, végétales et minérales. De même, le polissage, qui se systématise à l'« Age de la Pierre polie » sur de grandes lames de hache, est attesté plusieurs dizaines de milliers d'années plus tôt par des objets polis et de petits polissoirs à rainures. Un tel découpage « chrono-gestuel » donnerait une vision assez différente des populations préhistoriques. Ainsi, il est vraisemblable que le mode de vie des Australopithèques apparaîtrait beaucoup plus proche de celui des grands singes actuels, tels les chimpanzés. A l'inverse, les groupes de chasseurs du Paléolithique supérieur donneraient l'image de peuples dynamiques, très mobiles, techniquement beaucoup plus évolués et inventifs que l'on veut bien l'admettre aujourd'hui.

S. A. de B. ■

**A lire :**

• *Le Temps de la Préhistoire*, sous la direction de Jean-Pierre Mohen, Dijon, éd. Archeologia, 1989.

(10) S.A. de Beaune, *Pour une Archéologie du geste. Broyer, moudre, piler, des premiers chasseurs aux premiers agriculteurs*, Paris, CNRS Editions, 2000.

(11) G. Lenclud, *L'Inactuel. Psychanalyse et culture*, 3, 25, 1999.

(12) L. Bohannan, 1952, cité par M. Détéienne, *L'invention de la mythologie*, p. 78-79, Paris, Gallimard, 1981.

(13) E.E. Evans-Pritchard, *Les Nuer*, Paris, Gallimard, 1994.